

CHAPITRE 7

LA PERIODE SAINT-BRIAC TRANSFERT DU CENTRE A SAINT-BRIAC (1929)

Au début de novembre 1928, le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, qui était malade, quitta sa résidence des environs de Paris pour sa villa d'Antibes sur la Côte d'Azur. Il mourut le 5 janvier 1929 à 9 heures 30. Tout au long des dernières années de sa vie, il avait été en mauvaise santé, il était devenu apathique et ne s'intéressait pas du tout au « Mouvement ». Les dirigeants des organisations qui s'étaient placées sous son autorité avaient été découragés par son indifférence.

La vigueur du Mouvement légitimiste de la Russie en exil fut ranimée par la mort de Nicolas Nicolaevitch, car pour les éléments monarchistes il ne restait plus qu'un seul chemin – Sa Majesté. Ceux qui n'appartenaient à aucune organisation se rallièrent à Sa Majesté, mais les organisations telles que l'Association de la Garde impériale et l'Union générale des militaires russes préférèrent demeurer indépendantes.

Le général Kauffmann Tourkestansky, président de l'Association de la Garde impériale, persuada cette organisation d'adopter une résolution affirmant que l'allégeance à Sa Majesté était prématurée. Il se peut que cette décision ait été motivée par la crainte que Sa Majesté n'exige une soumission à ses représentants, et les oblige peut-être même à s'enrôler dans le Corps de l'Armée impériale. En d'autres termes, ils avaient peur que l'indépendance de l'Association ne fût menacée. Ce souci n'empêcha pas certaines associations de régiments ou un certain nombre d'anciens de la Garde de prêter individuellement serment d'allégeance à Sa Majesté.

L'attitude indépendante de l'Union générale des militaires russes était compréhensible, car ils pouvaient ainsi continuer à suivre leur principe de non-prédétermination et de ne prendre aucune décision. Cependant, leur chef, le général Koutepov, se déclara ouvertement monarchiste légitimiste, bien qu'il s'abstint de se placer aux ordres de Sa Majesté.

Avec la mort de Nicolas Nicolaevitch, le Conseil suprême monarchique perdit toutes les raisons qu'il mettait en avant pour ne pas fusionner avec le Mouvement monarchiste légitimiste puisque c'était là l'organisation par excellence qui n'envisageait pas d'autre forme de monarchie que celle soumise au sceptre d'un Tsar issu de la maison des Romanov. Le Conseil arriva à cette même conclusion, mais resta très prudent. D'abord, A. Kroupensky, le Président, fit tâter le terrain par l'intermédiaire de son frère, P. Kroupensky, pour savoir quelle serait la réaction de Sa Majesté si le Conseil décidait d'envisager une certaine forme d'affiliation. En vérité, Il n'était pas du tout sûr que Sa Majesté ne rejetterait pas catégoriquement toute proposition des membres du Conseil à cause de leur hostilité passée.

A propos des événements liés à la mort du grand-duc Nicolas Nicolaevitch, je reçus de Sa Majesté la lettre suivante datée des 21 et 22 janvier 1929 :

« Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit. J'ai attrapé un refroidissement de la tête et, depuis presque un mois, je souffre de maux de tête qui touchent les yeux. Cette forme de névralgie est pénible. Je vais mieux, mais il m'est encore difficile d'écrire. Votre transfert rapide à Saint-Briac est indispensable. Il y a trop de travail et il est nécessaire que vous collaboriez directement avec moi si nous voulons être efficaces. J'espère que cette question sera bientôt résolue. Aucun de mes Représentants de Paris ne m'a mis au courant de la mort du « Chef ». Pas un mot de mon frère sur les funérailles, bien qu'il m'y représentât officiellement.

Dans les jours qui viennent je vous envoie l'argent de votre voyage à Saint-Briac et nous pourrons alors parler de votre transfert.

Avec mes sentiments cordiaux.

Kirill »

Une lettre de Sa Majesté Victoria Feodorovna datée du 22 janvier était jointe à la lettre de son mari. C'était elle qui m'écrivait car ce dernier était dans l'incapacité d'écrire longuement :

« Sa Majesté dicte cette lettre et j'écris en son nom.

Ces dernières semaines, j'ai reçu de Paris un nombre croissant de renseignements selon lesquels Chebeko, Kovalevsky, Kroupensky et d'autres cherchent à se rapprocher de nouveau de nous, rapprochement soumis à de multiples conditions inacceptables. Bachmakoff a peur, mais je lui ai envoyé mes instructions sur l'attitude qu'il convient d'adopter. Il doit les suivre.

Je vous envoie ci-joint toute la correspondance.

Paul Kroupensky est venu ici et il a exposé diverses idées plutôt stupides. Il est si heureux et si enthousiasmé par les ouvertures faites par nos anciens ennemis qu'il abandonnerait avec joie tous nos principes de base pourvu que ces gens se joignent à nous.

Je maintiens mon opinion et pense que l'entourage de Nicolas Nicolaevitch et les membres du Conseil supérieur monarchique ne nous sont d'aucune utilité, bien que j'estime souhaitable qu'ils nous rejoignent uniquement pour mettre fin aux querelles et aux discussions.

Je ne veux pas m'opposer à eux si leur désir de s'unir à nous est sincère, mais je ne puis accepter qu'ils dictent les conditions de leur ralliement et refuse de leur confier des postes de responsabilité.

Kirill. »

Après avoir lu ces lettres, je ne pouvais que me réjouir de voir que Sa Majesté agissait aussi sagement en ce qui concernait les offres de ralliement du Conseil suprême monarchique.

En attendant l'argent, je fis mes préparatifs pour le voyage à Saint-Briac. L'argent arriva quelques jours plus tard avec une courte note datée du 31 janvier 1929, qui disait simplement :

« Je vous demande de ne pas vous arrêter à Paris, mais de venir directement à Saint-Briac. La pression est forte et je serai content de vous avoir avec moi.

Avec mes sentiments cordiaux. Kirill. »

Je devais donc me hâter. Je pouvais aussi m'attendre à de nombreuses discussions avec les membres du Conseil supérieur monarchique qui avaient essayé dans le passé de nous snober chaque fois que l'occasion se présentait. Les circonstances avaient changé et manifestement pas à leur avantage. Il fallait qu'ils viennent vers nous et non le contraire. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis la Révolution. Les hommes jeunes du temps de la Révolution étaient maintenant des adultes dans leur maturité qui commençaient à prendre la place de leurs aînés.

J'arrivai à Saint-Briac le 8 février 1929. Leurs Majestés parurent sincèrement contents de ma venue. Il leur avait été très difficile de faire face, seuls, à tout le travail. Je fus logé à Ker Argonid. L'hiver était exceptionnellement froid, avec dix à quinze centimètres de neige pendant presque quinze jours. Il fallait continuellement faire du feu dans les cheminées et les poêles à pétrole. Il n'y avait pas d'autre moyen de chauffage. Les cheminées rendaient les pièces agréables, mais ne donnaient de la chaleur qu'aussi longtemps que le feu flambait, cela consommait beaucoup de charbon et donnait beaucoup de travail. Les poêles à pétrole étaient efficaces mais dangereux et, s'ils étaient mal réglés, il y avait des émanations toxiques. C'était en février qu'il faisait toujours le plus froid à Saint-Briac.

Dès mon arrivée, nous nous sommes mis à réfléchir sur les moyens d'améliorer et de stabiliser la situation financière de la Famille et de la Chancellerie. J'insistai pour que nous nous passions des services de Nemirovitch et de Miatlev, ce qui entraînerait immédiatement des économies substantielles. J'aurais du mal à faire le travail tout seul, mais, de toute façon, Nemirovitch et Miatlev ne m'aidaient guère. Cette mesure nécessiterait le transfert sans tarder de la Chancellerie à Saint-Briac car le fait que nous étions dans des endroits séparés augmentait la charge de travail à la fois pour Leurs Majestés et pour moi et les résultats s'en ressentaient. L'entretien de la Villa Edimbourg, rarement utilisée, était un lourd fardeau pour le budget de Leurs Majestés. Six personnes y étaient employées à ne rien faire. Ces gens étaient très âgés, car ils avaient passé leur vie tout entière au service de la duchesse Marie Alexandrovna et maintenant à celui de la Famille impériale. On ne pouvait se contenter de les licencier. Selon les lois locales, ils avaient droit à une petite pension. N'était-ce que d'un point de vue moral, on ne pouvait les jeter ainsi à la rue. En vérité, il fallait liquider la Villa Edimbourg, mais la décision n'était pas facile à prendre, car la Villa était un lien avec le passé et faisait partie du patrimoine.

Malheureusement, Leurs Majestés étaient l'un et l'autre peu habitués et peu disposés à s'occuper de questions financières. Si, dès le début, l'argent avait été géré convenablement, les héritages de Marie Alexandrovna et de Maria Pavlovna auraient permis à la Famille de bien vivre, quoique modestement selon les critères des familles royales. Il faut noter, cependant, que pendant cette période de grande instabilité monétaire en Europe de l'Ouest, il était extrêmement difficile de faire des prévisions financières.

Leurs Majestés acceptèrent de transférer sans tarder la Chancellerie à Saint-Briac, de donner congé à Miatlev et Nemirovitch et de réduire les dépenses à la Villa Edimbourg en prenant diverses mesures, entre autres, en mettant les employés à la retraite. Victoria Feodorovna décida aussi de prendre par correspondance avec la reine de Roumanie des dispositions afin qu'une aide financière spécifique fût accordée à la Famille.

J'accédai à la demande émanant de Paris d'assister à la réunion du Conseil supérieur monarchiste qui se tint le 18 février. Etaient présents les membres du Conseil A.N. Kroupensky (président), le prince Gortchakov, Schebeko, Kovalevsky, Golikov, Markov II et d'autres. Notre mouvement était représenté par Bachmakov, Paul Kroupensky et moi-même. Dès le départ, le comportement de A.N. Kroupensky, homme peu sociable de nature, fut presque arrogant. Je fus forcé de lui dire que Sa Majesté ne tolérerait absolument pas que le Conseil supérieur dictât ses conditions pour rejoindre le Mouvement, que le Mouvement légitimiste avait existé jusque là sans le ROVS et continuerait à exister à l'avenir, et que Sa Majesté ne recherchait pas l'adhésion du Conseil supérieur. Ma déclaration obligea Kroupensky à baisser considérablement le ton. Il contre-attaqua en affirmant si que le Conseil suprême devait se joindre au Mouvement et accepter d'être subordonné au Chef de la Dynastie, il s'abstiendrait de tenir compte du titre impérial et ne s'adresserait à lui qu'en tant que grand-duc. Je prévins que j'exposerais sa position à Sa Majesté, mais je le prévins aussi qu'il allait de soi que si le Conseil Supérieur voulait obtenir un statut égal à celui des autres organisations membres du Mouvement, il lui fallait accepter le titre complet. Finalement, Kroupensky déclara que, si le Conseil Supérieur adhérait au Mouvement, ce ne serait qu'en tant qu'organisation indépendante et qu'il n'accepterait pas d'être subordonné aux Représentants du Chef de la Dynastie, mais exigerait d'obtenir le droit de communiquer directement avec ce dernier ainsi qu'avec sa Chancellerie. Je répondis que Sa Majesté ferait probablement droit à cette requête, car le Conseil supérieur avait l'allégeance de plusieurs organisations dans divers pays. Néanmoins, même si le Conseil était dispensé de se subordonner à nos Représentants, avec ses organisations annexes il devrait tenir compte de nos Représentants et de leurs directives. Puis, en tant que Chef de la Chancellerie du Chef de la Dynastie, j'exprimai le souhait d'être mis au courant des activités du Conseil supérieur, des noms des organisations qui lui étaient subordonnées au Conseil ainsi que de leur localisation et de la liste de leurs membres. La rencontre ne fut pas cordiale, un certain degré d'hostilité fut même perceptible. Je découvris plus tard, en discutant avec Bachmakov et d'autres membres du Conseil, qu'avant la réunion de février, le Conseil supérieur avait

perdu sinon toutes, du moins la plupart de ses organisations affiliées à l'exception de quelques fidèles dans certaines villes qui, dans leur majorité, étaient très âgés.

Au cours de ce voyage, je rencontrai deux fois Kasem-Beg, le jeune chef des Mladoross. Ceux-ci étaient très intéressés par la démarche entreprise par le Conseil Supérieur pour apporter son adhésion au Mouvement. Ils insistaient pour que le Conseil supérieur soit accepté aux mêmes conditions que les autres et qu'il lui soit demandé de reconnaître le titre impérial. Ils pensaient que le fait que le Conseil supérieur rejoigne notre Mouvement serait pour nous un désavantage à cause du caractère réactionnaire de leur organisation. Au cours de l'année qui suivit, l'Union Mladoross de Kasem-Beg grandit considérablement. Les plus remarquables de ses dirigeants étaient K. Chevitch, Ielita-Viltchkovsky, Zbychevsky, Demidov, Krassinsky, les frères Platon et Constantin Stefanovitch, Daragan...

Le 19 février 1929, par l'intermédiaire du général Diakonov, je fus invité à rencontrer le Président de l'Association de la Garde impériale, le général Kauffmann-Tourkestansky. C'était un officier de la Garde impériale de l'ancienne Russie tout à fait typique, un homme du monde aux manières extrêmement courtoises mais absolument dépourvu de tout sens politique. On aurait pu penser que sa mentalité lui aurait permis de n'avoir qu'un seul objectif politique essentiel : la restauration de la monarchie sous un monarque légitime et que, par conséquent, toutes ses actions tendraient à soutenir le Chef légitime de la Dynastie, Kirill Vladimirovitch. Cependant, comme le hasard avait voulu que le Chef de la Dynastie fût un amiral et que le Chef défunt du ROVS se trouvait avoir été un général et en même temps l'ancien commandant en chef, les anciens membres de la Garde impériale avaient reçu pour instruction de suivre non pas le Chef de la Dynastie, mais le Chef qu'ils avaient choisi pour devenir empereur. Maintenant que ce chef était mort, le général Kauffmann, ainsi que le général Bezobrazov, prétendait que la Garde était, bien sûr, loyale envers la Dynastie, qu'il ne pouvait en être autrement et qu'ils reconnaissaient sans restriction le Chef de la Dynastie. Néanmoins, ils ne pouvaient accepter la prise du titre impérial parce que la majorité de la Garde considérait cette démarche comme prématurée. L'Association de la Garde soutenait que, pour le moment, la soumission au Chef de la Dynastie eût été prématurée également parce que, sans la reconnaissance du titre, cette soumission était incomplète. Kauffmann n'expliqua pas pourquoi il considérait cette soumission prématurée, position en contradiction avec celle du Chef de la Dynastie qui avait décidé que le moment était venu et que cette décision était nécessaire. De mon côté, je ne demandai pas d'autre explication. Tous les commentaires de Kauffmann-Tourkestansky étaient des clichés déjà utilisés par les chefs des organisations réunies autour du « Chef » (le grand-duc Nicolas Nicolaevitch) pour justifier leur refus de se soumettre à Sa Majesté. Encore maintenant, ils préféraient rester indépendants pour échapper à tout contrôle venu d'en haut.

Tous les officiers de la Garde ne partageaient pas ce point de vue, loin de là. Par exemple, tous les officiers du régiment Ismailovsky de la Garde se soumirent à Sa Majesté sans la moindre réticence. Les chefs de l'Association de la Garde furent forcés de ne pas tenir compte de cette action.

Le même soir, entre 9 heures et 11 heures 30, j'avais un rendez-vous avec le Président de l'Association générale des militaires russes (ROVS), le général Koutepov, dans l'appartement de notre représentant Bachmakov. C'était indubitablement le chef le plus remarquable dans la lutte contre le pouvoir soviétique au sein de l'émigration de cette période. Malgré tout, même pour quelqu'un qui ne le connaissait que très vaguement, il était évident que c'était uniquement un soldat et que la conduite d'une lutte idéologique contre le communisme était tout à fait étrangère à sa nature. Sa sphère d'activité était physique, le combat les armes à la main. Dans son esprit, s'il n'y avait pas d'alternative à la guerre civile – intervention étrangère ou soulèvement interne – alors il fallait avoir recours au terrorisme. Ce mode de combat devait être un but en soi. Il fallait écraser le régime soviétique en profitant de l'état de délabrement du pays. Koutepov était un homme énergique, courageux et tenace. Son credo était : non-anticipation, destruction du régime soviétique et ensuite choix par le peuple russe de la forme de gouvernement qu'il souhaitait avoir. Il pensait, semblait-il, que dans les conditions présentes, il était possible de pousser le peuple russe à

entrer en lutte contre le pouvoir soviétique uniquement pour renverser le régime honni, dans « le vague », sans promettre aucune forme de régime. Le peuple pourrait décider plus tard de son sort. Ce n'était que de la théorie. Mais qui va croire à cela ? Il était évident que le vainqueur déciderait de la forme du gouvernement, car il tiendrait le pouvoir entre ses mains au moment où la décision devrait être prise. A supposer que Koutepov fût sincère en croyant qu'il pouvait placer le pouvoir de décider entre les mains du peuple, alors il était naïf : il ne pourrait y parvenir, le moment venu, étant donné que cela eût affaibli le pouvoir et conduit à une nouvelle lutte pour ce pouvoir.

Nous ne discutâmes pas davantage de cette question, nous contentant de nous étudier l'un l'autre. Il se plaignait de l'agressivité des Légitimistes qui, en divers endroits, était source de querelles et de complications. Il était par conséquent d'avis qu'il fallait essayer de faire cesser ces chicanes et s'efforcer d'établir des relations de bon voisinage. Selon les renseignements en ma possession, c'était toujours l'Association générale des militaires russes (ROVS) qui était à l'origine de telles attaques destinées à intimider nos adhérents. Je répondis qu'en effet, il était tout à fait souhaitable d'établir des relations amicales entre nos organisations respectives et je le priai de me prévenir directement chaque fois que des malentendus sérieux se produiraient, je lui promis d'en faire autant à son égard.

Je savais que Koutepov essayait de mener une lutte terroriste à l'intérieur de l'URSS, je savais également qu'il avait rencontré beaucoup d'échecs qui avaient causé la mort des agents envoyés exécuter ces missions ainsi que de lourdes pertes financières. Il attachait une grande importance à cette activité et il était convaincu que l'Association générale des militaires russes devait accepter les sacrifices les plus lourds pour promouvoir cette cause. Koutepov me demanda si nous menions une activité similaire en URSS. Je lui répondis que notre activité était strictement limitée à la propagande.

Nous étions l'un et l'autre raisonnablement satisfaits de cette rencontre, mais les relations entre le ROVS et notre Mouvement ne fit guère de progrès. Peut-être avons-nous réussi à arrondir certains angles dans nos relations. Quand nous nous séparâmes, il me chargea de transmettre à Sa Majesté ses sentiments de loyalisme et il se déclara prêt à nous accorder son aide, si le besoin s'en faisait sentir. Il m'assura qu'il serait toujours monarchiste. Un an plus tard, le 26 janvier 1930, Koutepov fut kidnappé par des agents soviétiques et tué.

Le 22 février 1929, je retournai à Saint-Briac et le 27, je partis pour Cobourg via Munich où je devais voir Biskoupsky. Avant mon départ, il fut décidé que, dans un avenir proche, je déménagerais avec ma famille pour m'installer à Saint-Briac. Le manque d'argent empêchait le départ d'avoir lieu immédiatement. Je demandai la permission, qui me fut accordée, de me procurer personnellement des fonds, et j'y parvins.

Le 1^{er} mars 1929, j'étais à Munich et discutai des affaires courantes avec Biskoupsky. Cette fois-ci, nous nous séparâmes pour une durée indéterminée, probablement prolongée puisque Biskoupsky ne pouvait pas obtenir de visa pour la France et que, de mon côté, je ne pourrais pas quitter très souvent Saint-Briac.

Le 2 mars, j'arrivai à Cobourg et la famille commença à préparer son départ. Nous étions heureux de quitter cette ville, où la vie était monotone en l'absence de la Famille impériale. Nous espérions que la vie à Saint-Briac serait plus agréable à tous les points de vue. En effet, nous allions habiter au bord de la mer, que nous adorions tous. Notre seul regret était de devoir quitter Nemirovitch à un moment où il était très déprimé. Sa femme l'avait abandonné en emmenant leur fils, si bien qu'il restait tout seul. Il avait l'intention d'aller voir son frère en Estonie puis de s'installer à Paris.

Le 8 mars, nous partîmes pour Paris, où nous nous arrêtâmes presque trois jours. Le matin du 12, nous poursuivîmes notre voyage jusqu'à Saint-Briac, où nous nous installâmes dans la Villa Rêverie, qui était proche de Ker Argonid, ce qui était bien commode. Ce jour se trouvait être celui de la fête de Kira Kirillovna, si bien que, selon la coutume, nous allâmes en famille lui présenter nos souhaits. Après quoi, il nous fallut nous installer, ce qui était facile car la villa était meublée.

Le 17 mars, nous invitâmes la Famille impériale à venir pendre la crémaillère et voir comment nous étions installées. Sa Majesté Victoria Feodorovna voulait que nous fussions convenablement logés et elle eût été contrariée s'il n'en avait pas été ainsi.

La reine Marie de Roumanie, la sœur aînée de Victoria Feodorovna, et sa fille cadette, la princesse Ileana, arrivèrent le 18 mars. La reine arriva dans son train spécial direct de Bucarest. Elle trouvait très commode de voyager ainsi. Les trois wagons qui composaient son train étaient accrochés aux trains express directs dans toutes les gares de correspondance du réseau ferré. A Dinard, la grande ville la plus proche de Saint-Briac, son train, où vivait son personnel, était mis sur une voie de garage. La reine et sa fille étaient logées à la Villa Argonid.

Quelques jours plus tard, le fils aîné de la reine arriva de manière tout à fait inattendue. C'était le roi Carol qui venait d'abdiquer. Son arrivée bouleversa profondément la reine. En Roumanie, on avait mis en place une régence composée de la reine, du patriarche et de deux autres personnes après que le roi eut abdiqué en faveur de son fils mineur. Il avait été obligé de renoncer au trône parce qu'il s'était séparé de sa femme, une princesse grecque. Il entretenait en effet une liaison sérieuse avec une roturière roumaine qui s'appelait Lupesco et il envisageait même de l'épouser. Sa mère ainsi que plusieurs hauts dignitaires du pays lui avaient posé un ultimatum : abdiquer ou se séparer de Madame Lupesco. Le roi refusa obstinément de rompre avec cette dernière, préférant abdiquer. Il se rendit alors à Paris avec Madame Lupesco. Plus tard, il déclara que l'ultimatum était illégal et il commença à organiser son retour en Roumanie, où il était très populaire. Ses partisans à la cour et dans l'armée lui demandaient de revenir et l'assuraient de leur soutien. Carol accepta. Le projet avait été tenu secret ; les régents, y compris la reine, étaient tenus dans l'ignorance. Les bruits qui couraient à ce sujet se précisaient mais personne n'y ajoutait foi.

Le plan pour le retour de Carol était le suivant : quand ses complices estimerait que le moment était propice pour une révolution de palais, ils préviendraient le roi qui regagnerait Bucarest dans un avion qui était prêt à décoller. A son arrivée, le roi annoncerait que son fils était détrôné et qu'il reprenait sa couronne. Cependant ses partisans lui avaient imposé une condition incontournable, il n'épouserait pas Lupesco et ne ferait donc pas d'elle une reine. La poursuite de sa liaison avec cette dernière était son affaire personnelle. Le roi accepta cette condition.

Carol était venu à Saint-Briac pour obtenir le consentement de sa mère. Ayant appris qu'il avait donné sa parole de ne pas épouser Lupesco, la reine céda. Elle demeurait inquiète néanmoins sur les effets de cet acte à Bucarest et craignait l'éclatement de désordres publics, mais Carol la rassura en lui affirmant qu'il n'y aurait pas de troubles, ce qui fut le cas. Les gens préféraient un roi à une régence en laquelle ils n'avaient pas confiance. Le roi tint parole et n'épousa pas Lupesco, mais leur liaison se poursuivit jusqu'à la mort du roi. Ce n'est que peu de temps avant de mourir qu'il l'épousa, confirmant cette liaison de vingt-cinq années et lui prouvant sa gratitude pour tout ce qu'elle avait fait pour lui pendant cette longue période.

Pour s'adapter à la présence de la reine Marie, il fallait procéder à certains changements à la Villa Argonid. A son grand déplaisir, Sa Majesté dut lui céder sa chambre, la reine voulait que sa chambre soit contiguë à celle de Victoria Feodorovna. L'emploi du temps quotidien normal était bouleversé. Il n'était pas facile en effet de loger à la Villa Argonid le nombreux personnel, femmes de chambre, servantes et masseur.

L'agitation démarrait au réveil de la reine. Les femmes de chambre et les servantes couraient dans les corridors de la cuisine à la chambre de la reine. En attendant d'être appelé, le masseur stationnait dans le couloir. Le vieil homme était très drôle et tout le monde lui parlait et plaisantait avec lui. Le temps s'écoulait ainsi jusqu'à midi. Alors le colonel Swiedeneck, qui dirigeait la cour de la reine douairière, faisait son apparition. Puis le téléphone commençait à sonner, des automobiles arrivaient amenant des personnes qui voulaient signer le registre de la reine. Swiedeneck s'occupait des coups de téléphone et des visiteurs. C'était un courtisan aimable et simple. Comme c'était un ancien officier autrichien, nous pûmes établir entre nous d'excellentes relations.

Une activité fébrile régnait aussi dans la cuisine. Pour la visite de la reine, on avait engagé à titre de chef une cuisinière qui avait été un vrai cordon bleu de grande renommée dans le passé ; elle avait maintenant pris sa retraite dans son Saint-Briac natal. Elle louait ses services de temps en temps pour faire la cuisine et se remettait aux fourneaux pour des événements locaux comme les mariages, les anniversaires et les visites de personnalités importantes. Ce qui était, bien sûr, le cas pour la reine, et notre cordon bleu officiait donc à la cuisine

Pendant toute la matinée, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch se sentait en quelque sorte de trop, ne sachant guère quoi entreprendre, si bien qu'il était heureux de me voir arriver pour pouvoir s'installer dans son bureau où nous nous attelions à notre tâche quotidienne. Il importait peu qu'il y eût ou non du travail, afin de ne pas se retrouver seul, il ne me relâchait pas avant l'apparition des dames pour le déjeuner.

Peu après midi, les dames royales se retrouvaient dans l'atelier-salon de Sa Majesté Victoria Feodorovna , c'est-à-dire Victoria Feodorovna, la reine Marie, la princesse Ileana et Kira Kirillovna. Kirill Vladimirovitch et plus tard, après ses heures d'études, Wladimir Kirillovitch venaient les rejoindre. A 12 heures 30 précises, le déjeuner était servi. Le colonel Swiedeneck et l'institutrice Miss Johanson attendaient dans la salle à manger. Après le déjeuner, on se lançait dans une expédition collective, une promenade en auto dans le voisinage, la visite des endroits intéressants, un pique-nique sur la plage... ou bien on recevait ou on allait rendre visite à des amis.

La reine aimait beaucoup séjourner à Saint-Briac. Elle appréciait la vie tranquille et simple de la campagne, qui contrastait avec la vie de cour malgré tout assez agitée dans le luxe de ses palais. Elle venait presque tous les ans, si les circonstances le permettaient.

Quand les visites de la reine coïncidaient avec le sommet de notre saison sociale, Sa Majesté Victoria Feodorovna organisait des réceptions dans son jardin en l'honneur de sa soeur. Elle pouvait ainsi recevoir tout le monde en même temps et éviter de vexer quiconque. Les amis anglais et français de Leurs Majestés qui se trouvaient à Saint-Briac étaient tous invités. Cependant, le maire de Saint-Briac n'était jamais invité parce que tout le monde dans le village savait que, tout en vivant avec sa femme, il avait une maîtresse qu'il introduisait au sein de sa famille. Cela ne paraissait peut-être pas trop scandaleux aux yeux des habitants, mais lorsque Victoria Feodorovna l'apprit, elle déclara qu'elle ne voulait pas rencontrer une personne aussi immorale. Ma famille et moi-même étions aussi invités à ces réceptions ainsi que tous les Russes qui se trouvaient alors à Saint-Briac.

Sa Majesté et la reine se gagnaient les cœurs par leur allure imposante et leur grâce et, en même temps, leur gentillesse pleine de naturel.

Les sœurs s'adoraient. La reine Marie était prête à tout faire pour faciliter la vie de Victoria Feodorovna tout en recherchant l'appui moral de sa sœur lorsque le besoin s'en faisait sentir. En de tels cas, Sa Majesté était invitée à Bucarest. Toute leur vie, les quatre sœurs, Marie, Victoria, Alexandra et Béatrice, restèrent de grandes amies. Bien qu'elles fussent très éloignées les unes des autres, elles ne perdirent jamais le contact.

La reine ne connaissait pas grand chose aux affaires russes. Ce qu'elle savait des événements en Russie et du communisme, elle le tenait de personnages officiels, par exemple d'hommes d'Etat roumains et d'ambassadeurs étrangers. Elle ne croyait guère à une restauration possible de la monarchie en Russie. Il est probable qu'à l'instar de beaucoup d'hommes d'Etat roumains, elle supposait qu'au cas où la monarchie serait rétablie, la Roumanie se verrait obligée de restituer la Moldavie à la Russie, bien qu'elle eût dit un jour à Sa Majesté Victoria Feodorovna que c'eût été là un juste réarrangement.

Sous l'influence de la reine, le gouvernement roumain avait reconnu le dernier ambassadeur de la Russie impériale, Poklevsky-Kozel, comme seul représentant diplomatique et elle le soutenait même financièrement. L'ancien commandant militaire sur le front de Roumanie, le lieutenant-général A.V. Guerua, et son chef d'état-major, le major-général N.A. Berg, recevaient aussi un soutien financier. Détail plus important encore, le gouvernement roumain tardait à reconnaître le gouvernement soviétique.

Par sympathie pour Leurs Majestés, la reine recevait à la cour les membres les plus éminents de la colonie russe, parmi eux, Poklevsky-Kozel, l'ancien ambassadeur déjà

mentionné, l'ancien veneur S.D. Nabokov, l'ancien chambellan et consul N.U. Scherbatov, les généraux Guerua et Berg, le commandant Sabline, le capitaine comte M.G. Keller et plusieurs autres.

Le 29 mars 1929, quelques jours après avoir parlé avec son fils et avoir donné son accord au retour de ce dernier à Bucarest, la reine quitta Saint-Briac.

Quand le roi Carol arriva, il offrit à Sa Majesté, sa tante, une énorme corbeille d'osier remplie de fruits confits, à peu près cinq kilos. La famille fut incapable d'en consommer une telle quantité si bien que Sa Majesté Victoria Feodorovna me donna la corbeille à emporter chez moi. Il nous fallut longtemps pour finir son contenu. Dans notre souvenir, ces fruits confits restèrent à jamais associés à la visite du roi Carol.

Le lendemain du départ de la reine, nous apprîmes que le héros militaire français, le maréchal Foch, était mort. Un service funèbre solennel devait avoir lieu le lendemain matin dans la cathédrale catholique de Dinard. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch décida d'y assister et me demanda de l'accompagner. Après l'office, Sa Majesté exprima ses condoléances au maire de Dinard.

Notre Mouvement continuait à se développer et à prendre forme dans beaucoup de pays. Comme auparavant, la croissance était particulièrement forte à Kharbin et à Shanghai, en Extrême-Orient. Il se développait rapidement aussi à Paris, grâce aux efforts de A.S. Olekhnovitch et de son groupe ainsi que de ceux de l'Union Mladoross. En Yougoslavie, il se renforçait grâce à Kafafov et Apoukhtine.

Dans la région de Kharbin, des centaines de milliers de Russes continuaient à vivre dans des conditions pratiquement similaires à celles de l'époque pré-révolutionnaire. Kharbin était toujours une vraie ville russe. C'était la raison pour laquelle les Japonais avaient invité Sa Majesté, pour la réalisation de leurs plans, à s'installer là-bas, comme nous l'avons expliqué plus haut en détail. Ils voulaient simplement créer un second empereur fantoche, semblable à Pu-Yi du Mandchoukouo. Tel eût été aussi le cas de la monarchie russe si elle avait accepté la tête d'un état fantoche dans la région côtière. Kharbin était le seul lieu au monde en dehors de la Russie auquel pouvait encore s'appliquer l'épithète « russe » selon l'ancienne définition du mot. A Kharbin, persistait encore l'ancien style de vie russe, en dépit du contrôle absolu exercé par la police japonaise.

Notre Représentant, le général Kislitsyne, dirigeait la police russe, subordonnée aux Japonais. Ces derniers le reconnaissaient officiellement comme le représentant de Sa Majesté. Dans cette région, les Russes étaient pratiquement tous de tendance monarchiste, à un point tel qu'on pouvait se fier aux rapports de Kislitsyne et des autres correspondants de là-bas. La Chancellerie de Sa Majesté était submergée par les demandes de candidats qui souhaitaient faire partie du « Corps militaire impérial de l'Armée et de la Marine » et du « Département civil ». La liste de notre administration dans cette région était très longue, mais j'étais dans l'incapacité de vérifier s'ils remplissaient réellement les tâches qui leur étaient assignées comme il était spécifié sur les listes. Nous devons faire confiance à Kislitsyne qui avait été promu général avant même la Révolution et qui avait commandé un corps d'armée.

Kharbin avait un synode d'évêques et un métropolite dont dépendaient tous les Russes en exil en Extrême-Orient. L'Ataman Semenov, subordonné aux Japonais, vivait au Mandchoukouo. Ses troupes de partisans étaient soutenues financièrement par les Japonais. Il lançait des raids en territoire soviétique selon les instructions de ces derniers. Il y avait deux autres généraux dans le Mandchoukouo : Akintievsky et von Eglau. Un troisième général, des plus énergiques, Jadvoyn, vivait à Moukden.

Plus tard, il nous fallut remplacer Kislitsyne par l'ingénieur militaire général von Eglau à cause des flots de plaintes concernant sa conduite dictatoriale envers les autres Russes et son attitude de fonctionnaire servile envers les Japonais.

Parmi les Russes de Shanghai, il y avait plusieurs anciens officiers de marine. Nos représentants pour la région de Shanghai étaient : M.V. Olsoufiev, le lieutenant Mikhaïlov, le major général N.L. Jadvoym, le vice-amiral Bezouar et le colonel Sosnovsky. Il y avait aussi un chef exceptionnellement remarquable et dévoué qui s'appelait le colonel N.N. Nikolaev. Il se consacrait totalement au développement et au renforcement du Mouvement légitimiste,

appelé par certains le « Gouvernement de Sa Majesté ». Grâce à lui, le mouvement grandit et prit rapidement de l'importance.

Le général Jadvoyn avait vécu d'abord à Moukden puis s'était ensuite installé à Shanghai. Il était très utile à notre Mouvement et c'était un Représentant très précieux parce qu'il connaissait bien la situation politique en Extrême-Orient, si bien que nous étions tenus parfaitement informés des développements politiques dans cette région. Il était tout à fait au courant de la politique poursuivie par les Japonais au Mandchoukouo, en Corée et en Chine. Il était également bien au fait des activités de l'ataman Semenov. Nous avions aussi un homme à nous à Pékin, le général-major V.V. Zimine, bien qu'il fût si difficile de communiquer directement avec lui que nous gardions le contact par l'intermédiaire de Jadvoyn.

Dans ces années-là, Shanghai était un énorme port international et on pouvait donc espérer y trouver facilement du travail. La réalité était un peu différente. Pour les Russes, ce n'était pas facile. Certains officiers avaient trouvé des postes auprès de la police française et dans les concessions britanniques. Les anciens de la Marine avaient été embauchés dans le port sur des remorqueurs et des bateaux. Mais beaucoup de Russes, hommes et femmes, devaient travailler dans des restaurants et des bars. La vie à Shanghai était tout à fait particulière ; elle plaisait à certains, pas à d'autres. D'une manière générale, ce n'était pas une vie saine. Comme toujours, certains Russes prospéraient, par exemple Olsoufiev. A proximité de Shanghai, on avait monté un Asile-école russe et un Foyer qui éduquaient les enfants russes dans un esprit monarchiste russe. Les organisateurs en étaient le colonel Sosnovsky et le colonel Nikolaev.

Aux Etats-Unis, notre Mouvement prit un caractère entièrement différent. La majorité des Russes adoptait la nationalité américaine, mais cela ne les empêchait pas de se sentir russes dans leur cœur. Idéologiquement, ils soutenaient la lutte contre le communisme et pour la restauration de la monarchie. Beaucoup nous aidaient spontanément, selon leurs moyens. A New York, prit naissance l'Association de la Russie unie. Il y avait aussi des sections du Corps de l'Armée et de la Marine impériales ainsi qu'une section du Conseil de Sa Majesté. Le Représentant était V.V. Vadkovsky qui était arrivé en passant par la Hongrie. Les anciens militaires étaient rassemblés sous la conduite des capitaines Lougovoy et Golokhvastov. Indubitablement, l'idéologue le plus remarquable était B.L. Brazol, juriste diplômé de l'Ecole impériale de droit. C'était un homme exceptionnel, d'une culture remarquable et de principes moraux élevés. Des groupes de monarchistes russes se rassemblèrent autour de lui. Il me faut aussi mentionner G.N. Collands, ancien membre de la Marine enthousiaste qui correspondit avec moi à titre privé pendant des années, l'ancien chambellan A.K. Bodisco, le lieutenant G.A. Meirer, le comte B.G. Berg, le général L.L. Rodzevitch-Plotnitsky et le général Martos. Un groupe de Mladoross se forma aussi à New York.

Il y avait à San Francisco un assez grand nombre de nos monarchistes dirigés par le remarquable général V.A. Brendel, le très populaire ancien chef d'état-major de l'armée de Koltchak. Ses collaborateurs étaient le non moins idéaliste et loyal A.I. Zekhov et sa femme, I.V. Matissov, K.K. Vochtcherovitch et beaucoup d'autres. Ils étaient tout particulièrement efficaces dans la collecte de fonds pour le travail du Centre directeur.

A Hollywood et Los Angeles, le couple V.D. Blagoy prit une grande importance. Grâce à leurs efforts, le groupe monarchiste augmentait rapidement. Ils aidaient aussi le Mouvement financièrement. Un autre ami de notre cause vivait dans la même région : le baron V.A. Barkov, juriste de profession. Il avait épousé une Américaine d'ascendance hongroise, qui n'était pas d'une famille riche. Beaucoup critiquaient sa passion des titres, des positions sociales et des décorations ainsi que son talent pour établir des contacts et nouer des amitiés avec les gens éminents. Il n'utilisait pas ces avantages seulement à des fins égoïstes, car il venait en aide à beaucoup de Russes. Grâce à ses bons contacts à l'Université de Southern California, beaucoup de jeunes Russes obtinrent des bourses pour faire des études universitaires avancées. De temps en temps, Barkov était en mesure d'apporter une aide financière pour le travail de Sa Majesté. Arrivé aux Etats-Unis au début des années 30 comme modeste émigrant, en trois ou quatre ans, il réussit à devenir un

membre éminent de l'élite sociale de Los Angeles et d'Hollywood, ainsi que des délégations étrangères. Il était toujours invité aux dîners et aux réceptions organisées par la haute société locale.

A Seattle, dans l'état de Washington, il y avait un groupe restreint mais très actif conduit par le couple A.S. Anoureev. Un écrivain très populaire, l'amiral Nikitine, faisait partie de ce groupe.

On trouvait aussi des légitimistes actifs à Chicago, par exemple le lieutenant S.U. Bush et le colonel A. Braguine. A Detroit, il y avait le capitaine cosaque B.V. Sviroubsky et G.G. Chinkarenko, et à Cleveland, le lieutenant L.A. Trofimov.

Je parlerai plus tard d'autres pays possédant des groupes organisés du Mouvement légitimiste. Je vais maintenant décrire brièvement notre organisation. Notre structure administrative se composait des Représentants et agents de Sa Majesté ainsi que de leurs assistants. C'étaient des représentants politiques qui devaient conduire la propagande légitimiste dans les cercles russes et étrangers et tenir le Centre Directeur au courant des questions russes dans leurs pays respectifs. Ils organisaient aussi des groupes de légitimistes et les mettaient au courant des événements qui se déroulaient au Centre directeur.

Les éléments militaires, c'est-à-dire les anciens officiers de toutes les armes et les anciens soldats de l'Armée impériale et de l'Armée des Volontaires étaient regroupés par les chefs de district et de section du Corps de la Marine, de l'Armée et de l'Aviation impériales (CMAA). Le Corps avait initialement à sa tête le général Obroutchev, qui fut remplacé en 1929 par le populaire et idéaliste lieutenant-général K.V. Apoukhtine, qui était fidèle à Sa Majesté. Dans ces années-là, le Corps était composé de 15.000 officiers. Notre appareil administratif comprenait environ 500 hommes. Tous ces hommes travaillaient bénévolement. Ils consacraient leurs heures libres le soir et pendant les vacances à ce travail politique, habituellement après avoir accompli un dur labeur physique dans leur emploi normal. Ces efforts consacrés à la cause russe les aidaient à oublier momentanément les difficultés de la vie d'émigré et à justifier leur départ de Russie. Cet engagement les aidait à garder le moral.

Nous pensions que ce travail en vue de la restauration de la monarchie concernait tous les Russes et exigeait d'eux tous les efforts dont ils étaient capables. Il en allait ainsi pour Leurs Majestés. Le succès signifierait le retour dans leur patrie et représenterait la récompense ultime de ces efforts.

Certains Russes étaient d'avis que ce travail qui visait à l'unification de l'émigration n'avait pas de rapport avec le travail à accomplir pour libérer la Russie du communisme. Mais était-ce vrai ? Après la Révolution et la guerre civile, beaucoup de Russes avaient quitté leur pays natal. Au risque de me tromper, je me tiendrai à une estimation de trois millions de réfugiés, qui se dispersèrent dans le monde entier. Même dispersés, ils ne perdirent pas leur identité nationale et continuèrent à se sentir russes corps et âme. Les Russes étaient attirés non seulement par les autres Russes qui vivaient près d'eux, mais aussi par ceux qui habitaient d'autres pays, comme le prouvent les associations internationales de Russes, les journaux et le commerce entre les mains d'émigrés russes. Les émigrés formaient, en vérité, une nation russe en exil, une Russie en exil sur des territoires étrangers dont les citoyens étaient unis spirituellement sinon légalement.

Les citoyens de la Russie en exil se cherchaient, cela va de soi, des « leaders » en leur sein et les trouvaient. Ces derniers étaient le Chef de la Dynastie, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, l'ancien commandant en chef le baron Wrangel, héros de la guerre civile, et le grand-duc Nicolas Nicolaevitch qui avait été commandant en chef pendant la Première Guerre mondiale. Avec la mort, en 1929, de Wrangel et de Nicolas Nicolaevitch, le seul chef moralement valable pour une Russie en exil était Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. La grande majorité des Russes qui avaient quitté la Russie après la Révolution étaient de tendance monarchiste. Peu importe s'ils se considéraient monarchistes ou préféraient rester des « non-décidés », car, psychologiquement, ils étaient et sont encore monarchistes nationalistes. En Russie, ils n'avaient pas connu d'autre forme de régime que la monarchie et ils avaient fui les régimes du gouvernement provisoire et du communisme. Le seul chef acceptable était donc à leurs yeux le Chef de la Dynastie. Ils n'avaient pas besoin d'accepter

de reconnaître ouvertement Kirill Vladimirovitch, car pour la grande majorité des Russes en exil, il était le lien réel entre le passé, qui leur était cher, et la dure réalité présente. En vérité, personne ne pouvait l'égaliser parce qu'il était le Chef de la Dynastie qui avait gouverné la Russie pendant des siècles et qui était aimée du peuple russe. Cette déclaration est confirmée par l'enthousiasme et l'affection avec lesquelles il était accueilli chaque fois qu'il rencontrait des Russes en exil. Il concentrait invariablement l'intérêt des Russes qui voulaient toujours lui être présentés et qui étaient heureux de parler avec lui. J'avais beaucoup voyagé avec Kirill Vladimirovitch et j'avais pu observer les sentiments chaleureux que les Russes lui portaient, que ce fût en France, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Angleterre ou au Danemark.

Les Russes en exil étaient plus accessibles à l'enseignement sur la monarchie moderne et à la propagande contre le régime soviétique que les Russes derrière le Rideau de fer. Il existait, en effet, des centres administratifs du Mouvement dans tous les pays où vivaient des émigrés russes si bien qu'ils pouvaient communiquer avec les trois millions de Russes en exil. Si solide que fût le Rideau de fer, il ne pouvait détruire les liens personnels entre la population libre de la Russie en exil et la population de la Russie qui continuait sa vie sous le joug communiste. On réussissait même parfois à faire passer là-bas des journaux et de la littérature. En de rares occasions, des citoyens soviétiques isolés arrivaient à rencontrer des émigrés russes et à échanger des points de vue avec eux. Une fois hors de Russie, certains employés soviétiques souhaitaient se renseigner sur ce que faisaient et pensaient les émigrés russes. Autrement dit, il existait vraiment des liens entre la Russie en exil et l'URSS. Ce n'étaient pas des relations formelles et cela passait par des canaux extrêmement tenus, mais grâce à cette communication, la population russe savait ce que pensaient les émigrés. Répandre les idées monarchistes et la propagande antisoviétique parmi les émigrés russes devait par conséquent être considéré comme essentiel pour libérer la Russie du pouvoir soviétique, on ne pouvait s'en dispenser.

Les étrangers savaient aussi ce que disaient les Russes en exil et ils en tiraient leurs propres conclusions sur le régime soviétique. Le monde « non-russe » n'était pas au fait des événements qui se déroulaient en URSS et il ne commença à en prendre conscience qu'après la Seconde Guerre mondiale. La Russie en exil était un monde à part et son existence temporaire. Au commencement de la Seconde Guerre mondiale, sa population avait été décimée par la mort, mais elle fut ensuite remplacée par une nouvelle vague d'émigration. A l'avenir, la Russie en exil va disparaître peu à peu parce que les enfants d'émigrés se considéreront seulement comme à moitié russes et leurs enfants seront absorbés par la population des pays où le sort les avait jetés.

Pendant la période dont je parle, la Russie en exil était à son zénith. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch était le symbole de la Russie nationale disparue et de ses espoirs de retour en Russie. Il dirigeait spirituellement la « Russie en exil ». On ne pouvait pas la diriger autrement. La seule force directrice ne pouvait être que l'Eglise orthodoxe russe.

Certains cercles politiques cherchaient à ridiculiser Kirill Vladimirovitch, surtout après qu'il eut pris le titre impérial, et ils l'appelaient « l'empereur de Cobourg ». Ces railleries, cependant, n'ont pas pris corps et elles furent vite oubliées, ce qui prouvait que les Russes chérissaient tout ce qui touchait à la Dynastie.

La déclaration officielle de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna concernant leurs droits, renforcée par la prise du titre impérial par le grand-duc, fit beaucoup de bien aux Russes de la « Russie en exil ». Ils apprécièrent cet acte courageux et le manifestèrent par la manière dont ils pleurèrent la mort de Kirill Vladimirovitch en 1938 et par l'accueil qui fut réservé à son fils quand il devint le porte-étendard de la monarchie légitime...

Le grand-duc André Vladimirovitch et son fils, le prince Vladimir Krassinsky, vinrent à Saint-Briac le 30 mars 1929. Le surnom de Krassinsky était « Vova ». Comme il n'y voyait pas d'inconvénient, le nom lui resta même après l'adolescence. Le but de leur visite était une réconciliation nécessaire après la querelle qui les avait opposés à Leurs Majestés lorsque André Vladimirovitch avait reconnu la Tchaïkovsky. Le grand-duc s'entendit dire quelques vérités désagréables, après quoi tout fut oublié. Les deux frères s'aimaient tendrement et

cette dispute avait été très pénible pour tous les deux. Une fois qu'ils furent réconciliés, ils retrouvèrent leur gaieté.

André Vladimirovitch passa me voir pendant cette visite et nous eûmes une conversation longue et cordiale. Le grand-duc exprima sa satisfaction de voir la Chancellerie définitivement transférée à Saint-Briac. Mes relations avec le grand-duc étaient en dents de scie : j'étais soit « le pire des maux » ou « le meilleur des hommes ». Tout dépendait de l'accueil que Sa Majesté réservait au dernier en date des conseils ou des projets du grand-duc. S'ils étaient rejetés, tout le blâme retombait sur moi, car le grand-duc ne voulait pas critiquer son frère. Nos relations ne furent jamais très tendues et nous ne fûmes jamais vindicatifs ni l'un ni l'autre.

Le 21 avril 1929, le colonel Fechner, qui faisait partie de l'entourage de l'archiduc Albrecht, m'invita à Budapest pour une conversation privée avec l'archiduc. Bien qu'étonnés par cette demande, Leurs Majestés m'autorisèrent à partir. Nous ne doutions pas que cela concernait son désir de rencontrer Leurs Majestés et la grande-duchesse Kira Kirillovna. Je me présentai à l'archiduc. Il me questionna longuement sur Leurs Majestés, Kira Kirillovna et toute la famille. Lorsque nous nous séparâmes, il me redit son espoir de pouvoir faire leur connaissance dans un avenir proche. Mon impression que le mariage envisagé avec Kira Kirillovna ne correspondait pas à son désir mais plutôt aux projets échafaudés par les cercles qui s'activaient pour le faire monter sur le trône de Hongrie en sortit renforcée. Cela expliquait pourquoi il manifestait un intérêt pour ce projet seulement par intermittences. Le 30 avril, j'étais de retour à Saint-Briac. Leurs Majestés décidèrent de ne plus répondre à ces demandes de l'archiduc. Fechner fut mis au courant de cette décision. Plusieurs années plus tard, l'archiduc épousa en mariage morganatique une dame avec laquelle il avait depuis longtemps entretenu une liaison tenue secrète.

Il convient de dire un mot maintenant à propos de Saint-Briac où dorénavant se trouvait définitivement le centre principal du Mouvement légitimiste. La famille impériale s'y était installée tout à fait par hasard. Quelqu'un avait conseillé à l'Infante Béatrice de passer l'été au bord de la mer à Saint-Briac. Elle invita la famille de sa sœur Victoria Feodorovna à l'y rejoindre. L'endroit leur plut tellement qu'ils y retournèrent ensuite chaque été et finalement y achetèrent une maison où ils habitaient de façon permanente.

Saint-Briac est un port de pêche breton situé à environ huit kilomètres de la petite station balnéaire de Dinard, proche de Saint-Malo sur la Manche. Dans le passé, c'était un simple village de pêcheurs, mais maintenant, il y avait là un grand nombre de belles villas, plusieurs hôtels et un terrain de golf. Les « indigènes » passaient moins de temps à la pêche, car ils étaient plutôt occupés à louer leur maison à des visiteurs venus de Paris et d'autres villes. Bien qu'elle fût courte, la saison leur apportait la fortune. Beaucoup d'entre eux gagnaient tant en deux mois et demi ou trois mois qu'ils pouvaient se permettre de ne rien faire pendant le reste de l'année.

Situé au fond de la baie de Saint-Malo, Saint-Briac est très pittoresque. Ses côtes sont bordées de rochers, de récifs et de bancs de sable. A l'entrée d'une crique, près de Saint-Briac, se trouve l'île Ago dont le profil évoque une monstrueuse salamandre à moitié immergée. Trois belles plages propices à la baignade, protégées par des promontoires rocheux, attirent les touristes. Elles sont recouvertes d'un sable fin qui procure une sensation très agréable à la peau pendant les bains de soleil. Le seul endroit élevé de la région, Garde Guérin, se trouve au nord de Saint-Briac. Il domine la côte aux alentours et offre de belles vues sur la mer et les terres. Les rochers, les plages et la mer font le charme de Saint-Briac. Les Français ont appelé cette partie de la côte bretonne la Côte d'Emeraude, à cause de la vive couleur verte de l'eau le long des plages de Saint-Briac. Par les tièdes jours d'été, c'est un pur délice de se plonger dans l'eau salée transparente et fraîche et de respirer l'air marin chargé d'iode.

Les rochers et les plages, rongés par l'action continue du ressac, sont découverts sur de grandes étendues à marée basse. La base des rochers est couverte d'une grande variété d'algues qui abritent des crabes, des coquillages et des petits poissons multicolores. La mer est belle en toute saison et par tous les temps. Pour apprécier sa beauté, cependant, il faut aimer la mer et trouver du plaisir à contempler la monotonie majestueuse des vagues qui se

gonflent éternellement et les changements délicats de teintes et de couleurs. Pendant nos années passées à Saint-Briac, nous avons vu les tempêtes les plus terribles avec des vagues qui battaient les rochers avec fureur, recouvrant tout à l'entour d'écume blanche avant de laisser la place à la charge des vagues suivantes. Cela sans discontinuer jusqu'à ce que le vent tombe. Pendant ces tempêtes, des bourrasques secouaient les maisons du village, sifflaient dans les fils électriques, courbaient les arbres, abattaient les poteaux électriques et hurlaient à travers les rues. De la plage montait le cri perçant des pétrels qui s'associaient à ce tintamarre.

Ker (mot breton pour villa) Argonid se trouve à environ trois kilomètres de la plage. C'était à l'origine une ferme, un bâtiment sans prétention. La villa, un bloc rectangulaire à deux étages, abrite une vingtaine de pièces. Elle avait été complètement rénovée par ses nouveaux propriétaires. Victoria Feodorovna avait converti les prairies environnantes en jardin, avec des parterres de fleurs et un verger. Une maisonnette d'une pièce avec un bassin à côté était la propriété de la grande-duchesse Kira Kirillovna. Une pergola décorée de rosiers grimpants conduisait de la maisonnette au bâtiment principal.

Le mode de vie de la Famille impériale à Saint-Briac était simple. Ce n'était pas la simplicité de la pauvreté mais plutôt les joies de la vie à la campagne. Le seul luxe de la famille, c'était d'avoir des domestiques et une voiture, sans laquelle il eût été difficile de vivre à la campagne et dans une maison au confort relatif et éloignée du village. De plus, sans ce « luxe », la famille eût perdu son prestige aux yeux des visiteurs français, britanniques et occasionnellement, américains.

Le Conseil supérieur monarchique se décida enfin à envoyer une déclaration de soumission au Chef de la Dynastie, avec une clause de non reconnaissance de son titre d'empereur. Sa Majesté ne fit aucune objection à cette déclaration, disant que cette question regardait les affaires intérieures du Conseil. Sa Majesté répéta que leurs décisions internes ne le concernaient pas, mais qu'il fallait savoir que moins leur attitude envers lui serait franche, moins il leur ferait confiance. Après avoir formulé cette déclaration de subordination, le Conseil monarchique choisit la délégation qui devait se rendre à Saint-Briac pour la présenter à Sa Majesté. La délégation reçut la permission de se venir à Saint-Briac.

Le Président du Conseil monarchique, A.N. Kroupensky, et le prince Sérénissime M.K. Gortchakov arrivèrent le 1^{er} mai. Il faut noter que c'était la fortune de Gortchakov qui avait presque entièrement financé le Conseil supérieur monarchique au cours des années précédentes. La délégation fut reçue dans le salon de la villa. Elle fut ensuite reçue par Sa Majesté Victoria Feodorovna qui invita A.N. Kroupensky à déjeuner, mais pas Gortchakov. C'était là un affront délibéré envers ce dernier. Victoria Feodorovna avait décidé de lui apprendre à vivre. En effet, avant la Révolution, il avait été un familier de la cour du grand-duc Vladimir Alexandrovitch : il faisait partie des enfants qui jouaient régulièrement avec les jeunes grand-ducs Kirill, Boris et André. Plus tard, Gortchakov avait aussi été invité à la cour de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna, car il était considéré comme un ami intime de tous les Vladimirovitch. Mais après la Révolution, déjà en exil, il avait fait des déclarations publiques inamicales au sujet de Kirill Vladimirovitch. Ses affirmations étaient cautionnées par les références faites aux relations étroites qui les avaient liés naguère. Leurs Majestés considéraient que ce geste n'était pas digne d'un homme honorable et refusaient de le recevoir chez eux. Cette décision avait été prise à l'avance et Sa Majesté Victoria Feodorovna nous avait demandé à ma femme et à moi-même de recevoir Gortchakov chez nous. Elle nous aida pour ce qui était des provisions en nous envoyant un énorme homard. Je ne sais quel effet cet affront produisit sur Gortchakov, mais il ne fit rien qui prouvait qu'il était vexé. Gortchakov avait la réputation d'être un connaisseur en matière d'art culinaire si bien qu'il aida ma femme à faire cuire le homard et il le découpa lui-même. Notre déjeuner se passa très agréablement en discussions sur des sujets étrangers à la politique.

Après le déjeuner, Kroupensky eut une longue discussion avec Sa Majesté et ne revint au Bureau que vers 4 heures. A 5 heures, Gortchakov et lui se présentèrent à Sa Majesté et prirent congé à 7 heures 30 ; on les reconduisit à Dinard où ils prirent le train pour Paris.

Kroupensky et Gortchakov étaient de représentants assez typiques de l'ancienne classe dirigeante de Russie, celle qui porte la plus grande responsabilité de la Révolution

prématurée et de ses conséquences en Russie. Autrefois les plus riches propriétaires du pays, ils étaient pleins de prétention à cause des mérites de leurs ancêtres, de leurs anciennes situations et de leurs origines. Même en émigration, ils continuaient à se considérer comme les personnes les plus capables de résoudre les problèmes russes. Ils refusaient de reconnaître aucune des « conquêtes de la Révolution ». Cela correspondait à leur psychologie, mais leur refus obstiné d'admettre leurs fautes devant la réalité n'était pas une preuve d'intelligence, même si l'on tenait compte de leurs préjugés. Pour eux, la restauration de la monarchie signifiait la restauration de l'ancien régime avec ses caractéristiques essentielles, comme si la période associée à la Révolution en Russie ainsi que les années écoulées sous le régime soviétique pouvait être « coupée » comme une « séquence » dans un film et comme si la vie pouvait reprendre telle qu'elle était avant la Révolution. Ils ne comprenaient pas que c'était comme s'ils avaient voulu faire tourner en arrière la roue de l'histoire. De leur point de vue, tout au long des années récentes, le pays avait été dans un état de totale anarchie. Ils étaient très sérieusement prêts à envisager et à discuter la restitution de leurs biens et le versement d'indemnités compensatoires pour les pertes qu'ils avaient subies.

Je crois qu'au sortir de cette conversation avec Leurs Majestés, les deux hommes étaient convaincus que leur point de vue n'aurait aucun soutien de la part de Saint-Briac. L'acceptation par le Conseil suprême monarchique de l'autorité du Chef de la Dynastie conduisit à une scission parmi les membres du Conseil si bien que toute l'organisation fut réduite à rien. On peut supposer que ce fut pour cette raison que le Conseil fit une ultime tentative pour pousser plus tard le prince Nikita Alexandrovitch à devenir le Chef de la Dynastie et à prendre la tête de la mouvance monarchiste en opposition à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Le 23 mai 1929, Sa Majesté et Kira Kirillovna allèrent à Paris en voiture en compagnie d'une Américaine, Madame Betsy Jarvis. Cette dame s'était tellement éprise de la vie à Saint-Briac qu'elle y avait acheté une maison où elle passait la plus grande partie de l'année. Elle conçut un vif attachement pour Victoria Feodorovna et pour toute la Famille impériale et devina leurs difficultés financières et la raison de l'austérité de leur vie. Chaque fois que cela était possible, elle s'efforçait de leur procurer quelque agrément. Cette fois-là, elle avait invité Sa Majesté et Kira Kirillovna (Victoria Feodorovna ne pouvait s'absenter) à aller visiter l'Exposition coloniale à Paris. Le lendemain, le 24 mai, je me rendis aussi à Paris pour aider Sa Majesté à recevoir les visiteurs. Le 3 juin 1929, nous retournâmes à Saint-Briac en voiture.

Le 8 juin 1929, mon prédécesseur, le général Dolivo-Dolinsky, arriva à Saint-Briac sans prévenir. Il expliqua qu'il était venu dans la région à l'improviste pour les affaires de la firme qui l'employait et demandait à être présenté à Sa Majesté. Son apparition soudaine nous intrigua, car peu d'affaires se traitaient autour de Saint-Briac. On le soupçonna d'avoir été envoyé par une organisation quelconque. Sa Majesté Victoria Feodorovna m'appela d'urgence et me dit : « Peut-être est-ce stupide, mais cette visite inattendue de Dolivo-Dolinsky m'inquiète. J'aimerais que vous soyez là tout le temps que Sa Majesté le recevra. » Sa Majesté reçut Dolinsky avec grande amabilité, lui posant des questions sur son travail et évoquant les années où celui-ci était à son service. La rencontre dura une demi-heure. Il ne se produisit absolument rien de suspect. En partant, Dolinsky me dit : « Il y a longtemps que vous occupez ce poste. Il y a cinq ans que je suis parti. » Je répondis : « Oui, c'est vrai et jusqu'à présent, je n'ai pas l'intention de m'en aller » – « Eh bien ! Que Dieu vous aide », répliqua Dolinsky. Sur cette dernière remarque, il s'en alla. Sa visite resta pour nous un mystère.

A la mi-juin, arriva une lettre du métropolite Antoine ; il écrivait que l'évêque Théophane et lui-même se rendaient à Londres, avec l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu de Kursk, pour assister à un synode à l'invitation de l'archevêque de Canterbury. Le métropolite demandait à Sa Majesté la permission de passer à Saint-Briac sur le chemin du retour afin d'offrir à la Famille impériale l'occasion de prier devant l'icône miraculeuse. Une réponse fut expédiée immédiatement disant que Leurs Majestés seraient ravis de le voir, ils le remerciaient d'avoir proposé d'apporter l'icône.

La délégation de l'Eglise synodale (de Karlovtsy), composée du métropolite Antoine, de l'évêque Théophane de l'archidiacre Yoanniky et du hiéromoine Theodossy, arriva le matin du 10 juin 1929 à Saint-Malo par bateau venant de Southampton. Leurs Majestés me prêtèrent leur voiture et me demandèrent d'aller chercher la délégation. En arrivant, je vis le groupe en train de descendre du bateau. Tout le monde sur le quai les regardait, les yeux fixés sur leur habit religieux noir, leur haut bonnet de moine traditionnel et leur croix dorée sur la poitrine. Des cheveux longs sortaient de leurs bonnets. On remarquait tout spécialement leur barbe et leur moustache. Le hiéromoine Theodossy, l'acolyte du métropolite, attirait tout particulièrement l'attention. C'était un homme d'une stature gigantesque, son visage était entièrement couvert de barbe ; seuls son front, son nez et ses yeux étaient visibles, des yeux qui étincelaient de bonheur sous des sourcils broussailleux. Il me raconta en riant qu'un jour à Londres un Anglais s'était approché de lui et lui avait donné un shilling en lui expliquant qu'il devait se faire couper les cheveux. En Angleterre, les enfants étaient surpris et effarouchés par son aspect ; ils le regardaient avec inquiétude en se cramponnant à leur mère, mais le Père Theodossy était la meilleure créature du monde. C'était vraiment un enfant de la nature, tout le surprenait et le ravissait.

L'attention était aussi retenue par l'infirmité des jambes du métropolite Antoine qui souffrait d'éléphantiasis. Il pouvait à peine marcher et donnait l'impression d'être un jouet monté sur ressort qui sautillait sur place jusqu'à ce que Theodossy le poussât. Le pauvre métropolite mit plus de vingt minutes pour débarquer, suivi par les yeux écarquillés des badauds compatissants. Finalement, par nos efforts conjugués, il fut installé dans la voiture et nous pûmes démarrer.

Le métropolite avait l'intention de rester trois jours à Saint-Briac. L'évêque Théophane et l'archidiacre Yoanniky repartaient le jour même. Afin d'éviter au métropolite de se sentir embarrassé dans des lieux publics, nous avons préparé dans ma villa des chambres pour lui et pour Theodossy.

Le métropolite Antoine (Khrapovitsky) était le hiéarque le plus remarquable de l'époque. Il était devenu une personnalité éminente dans l'Eglise orthodoxe russe par son travail pastoral et par ses sermons déjà dans la Russie impériale, puis durant la Révolution et au sein de la Russie en exil. Il n'était pas devenu patriarche de Russie uniquement à la suite de circonstances fortuites. C'était un des trois candidats (Antoine, Tikhon et Serge) choisis pour occuper le siège de patriarche par le Concile panrusse de 1917. Selon les canons, le patriarche était choisi par un tirage au sort parmi ces trois derniers et c'était le métropolite Tikhon qui avait été désigné. Le métropolite Antoine était un théologien érudit et un homme qui possédait un très vaste champ de connaissances. Dès son jeune âge, il s'était consacré au service de l'Eglise orthodoxe russe. Lorsqu'il avait quitté le séminaire avec son diplôme, il s'était fait moine puis avait terminé brillamment l'Académie de théologie. Il avait ensuite gravi rapidement les échelons de la hiérarchie ecclésiastique.

Je fus très content d'avoir la possibilité de passer plusieurs jours au calme en compagnie du métropolite. C'était une occasion unique. A sa résidence de Sremsky Karlovtsy en Yougoslavie, il était toujours très occupé. Ici, personne ne pouvait nous déranger alors que nous bavardions, assis sous les cerisiers dans mon petit jardin. Le chaos régnait alors au sein de l'Eglise orthodoxe russe, à la fois en Russie et au dehors, si bien qu'il y avait beaucoup de questions que je désirais aborder avec le métropolite. En Russie, l'Eglise était persécutée par le régime soviétique. Presque toutes les églises étaient fermées. Des centaines d'archiprêtres et de prêtres se morfondaient dans les prisons et les camps. Beaucoup étaient assassinés. La propagande antireligieuse florissait. Il était pénible de voir les moqueries tourner en dérision des choses qui étaient sacrées et chères au cœur des Russes depuis des siècles. L'archevêque Serge, qui avait remplacé le patriarche Tikhon mort en prison, administrait l'Eglise de Russie sous le contrôle incessant d'un commissaire du gouvernement et d'agents du Guépéou.

Pendant ce temps-là, les Russes dispersés dans le monde construisaient des églises russes. Un besoin pressant de mettre en place un centre administratif général pour ces églises se faisait sentir. Beaucoup de hiéarques et de prêtres avaient été évacués avec l'Armée des Volontaires du général Wrangel. Le patriarche de Serbie invita le métropolite

Antoine ainsi que d'autres hiérarques russes à s'installer en Yougoslavie, offrant l'hospitalité au Synode à Sremsky Karlovtsy. Le métropolite Euloge avait émigré de Russie avant le métropolite Antoine et les autres hiérarques et il avait pris la tête du diocèse d'Europe occidentale avec consistoire et cathédrale du métropolite à Paris, dans l'église Saint-Alexandre-Nevsky de l'ambassade rue Daru.

Les hiérarques réunirent un Concile de l'Eglise en exil afin de constituer une « Eglise russe unie en exil », indépendante de l'Eglise en Russie qui était tombée sous le joug du gouvernement soviétique. Le métropolite Euloge assista au Concile et accepta que son diocèse fût inclus dans cette Eglise unie en exil. On pouvait raisonnablement se réjouir de voir que l'organisation de l'Eglise en exil se mettait en place aussi facilement, mais, quelques mois plus tard, après quelques malentendus avec le Synode de Karlovtsy, le métropolite Euloge prévint le Synode qu'il retirait son diocèse de cette juridiction. S'ensuivirent d'interminables tentatives pour rétablir la paix et éviter une scission, mais le métropolite Euloge se montra récalcitrant à tous les essais de persuasion. Après de vains efforts pour obtenir la soumission du métropolite Euloge, un autre Concile se réunit qui lui interdisait de célébrer les offices. Le métropolite refusa de se soumettre. Comme un diocèse ne peut exister en dehors d'une branche autocéphale de l'Eglise, le métropolite Euloge rejoignit la juridiction du patriarche œcuménique de Constantinople, aggravant ainsi la rupture.

A partir de ce moment-là, deux diocèses de l'Eglise russe étaient solidement établis en Europe occidentale, coexistant en parallèle, l'une dirigée par le métropolite Antoine, sous la juridiction du Synode de Karlovtsy, et l'autre conduite par le métropolite Euloge, sous la juridiction du patriarche œcuménique.

Le schisme partagea les paroissiens entre « Antoniens » et « Eulogiens ». A Paris, les Eulogiens avaient l'avantage que leur cathédrale était l'ancienne église de l'ambassade de la rue Daru avec un chœur magnifique dirigé à ce moment-là par le célèbre directeur Afonsky. Les Antoniens, moins chanceux, durent installer leur cathédrale dans un garage, rue d'Odessa. L'archevêque Serafim fut placé à la tête du diocèse d'Europe occidentale resté sous la juridiction du Synode. Parmi les émigrés antoniens et eulogiens, il y avait des gens tout à fait intransigeants, en particulier chez les femmes. L'animosité devint si vive que certains des Antoniens refusèrent de reconnaître la validité des sacrements administrés par les prêtres eulogiens car, à leurs yeux, le diocèse du métropolite Euloge n'était pas en accord avec les canons. Cette dissidence fit naître de grandes discussions et de vives querelles parmi les Russes exilés. Les émigrés semblaient se complaire dans les disputes politiques et religieuses, peut-être parce que ces chicanes leur faisaient oublier la monotonie de leur vie quotidienne.

Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna étaient entièrement du côté du Conseil des hiérarques, c'est-à-dire en faveur du métropolite Antoine. Ils critiquaient par conséquent le métropolite Euloge. Ils avaient de la sympathie pour le métropolite Antoine, peut-être aussi parce que c'était un pasteur dépourvu d'ambition temporelle alors que le métropolite Euloge, au contraire, était un homme qui s'intéressait aux biens de ce monde, en dépit de ses vœux monastiques. Son diocèse était matériellement plus prospère que celui du Synode, car il se préoccupait toujours des côtés pratiques de la vie.

Le métropolite Antoine, homme franc et large d'esprit, était bien disposé envers Sa Majesté. Dans les prières dites dans les églises placées sous sa juridiction, le titre impérial était toujours attribué à Sa Majesté. Le métropolite Euloge, homme rusé et opportuniste interdisait à son clergé de donner le titre d'Empereur à Kirill Vladimirovitch. Fondamentalement, il était certainement monarchiste, mais si les circonstances devaient exiger le renoncement de la monarchie, il était prêt à le faire sans hésiter. Comme je l'ai déjà dit, ne voulant pas aggraver la scission parmi les émigrés, Sa Majesté, et Victoria Feodorovna également, ne refusaient pas d'assister aux offices dans les églises dépendant de la juridiction d'Euloge. La sœur de Sa Majesté, la grande-duchesse Elena Vladimirovna, cependant, était une Antonienne acharnée et intransigeante ; elle ne mettait jamais les pieds dans une église « eulogienne ». Chaque fois qu'elle apprenait que l'un de ses frères avait assisté à un office rue Daru, elle le lui reprochait à la première occasion.

Le métropolite Antoine était peiné de l'esprit qui régnait dans l'Eglise en exil. En tant que Président du Conseil ecclésial et du Synode de Karlovtsy, il avait vainement tenté d'empêcher cette scission. Il évitait de discuter de cette question avec des laïcs. De même que tout le clergé, il était d'avis que, si les laïcs s'en mêlaient, cela ne ferait qu'aggraver la situation. Il avait raison, en un sens, mais ce point de vue était peu réaliste, car les paroissiens s'identifiaient avec leur Eglise et, par conséquent, ils étaient politiquement liés avec leur diocèse. Il était aussi affligé par le fait que peu de prêtres étaient capables de guider convenablement leurs fidèles. Il considérait que même parmi les hiérarques, seuls quelques-uns étaient qualifiés pour le faire. Le métropolite souhaitait voir les prêtres libres de tout intérêt séculier et de toute cupidité, mais il ne leur faisait pas confiance. Il s'inquiétait aussi du remplacement des prêtres dans l'avenir. Les prêtres âgés étaient en train de disparaître et les problèmes pour former de nouveaux cadres en émigration étaient nombreux. Il y avait quelques jeunes gens prêts à consacrer leur vie à l'Eglise, mais cela ne suffisait pas.

Nous abordâmes aussi la question de la simplification des offices et de leur raccourcissement. Nous parlâmes également de l'adoption du nouveau calendrier. Le métropolite était cependant opposé à tout changement. Il expliqua que les pratiques de l'Eglise orthodoxe russe s'étaient formées au cours des siècles, qu'elles étaient basées sur les Testaments et la tradition chrétienne et correspondaient à la psychologie et aux traditions nationales du peuple russe. L'Eglise russe avait créé et conservé, en dépit des obstacles, son statut d'une élévation tout à fait unique à cause de sa préservation résolue du passé resté intouchable. Le peuple russe avait l'habitude de voir son Eglise demeurer toujours la même. Cette façon de faire devait rester inchangée.

L'histoire a montré combien il pouvait être risqué de changer quoi que ce soit dans l'Eglise. Le métropolite expliqua que l'Eglise avait été bâtie « brique par brique jusqu'à devenir une construction énorme et solide ». Otez une seule de ces briques, si petite soit-elle, et tout l'édifice s'effondrera. Il serait particulièrement dangereux d'apporter des changements dans cette période troublée. Il valait mieux ne pas changer ne fût-ce qu'un petit détail incorporé dans cet édifice par la sagesse des pères de l'Eglise au cours des siècles. Si vous changez une chose aujourd'hui et demain une autre, si insignifiants que soit chacun de ces changements, cette pratique continuera jusqu'à ce que, sans que vous vous en rendiez compte, tout l'édifice s'écroule.

En posant ces questions, je ne faisais qu'exprimer l'opinion de nombreux fidèles : l'Eglise russe ne devait pas être retardataire dans ses usages par rapport aux autres Eglises chrétiennes. Dans sa sagesse, néanmoins, le métropolite devait avoir raison en fin de compte.

Nous conduisions en voiture le métropolite à la villa de Sa Majesté où il célébrait les offices du matin et du soir en présence de la Famille impériale et de tous les Russes des environs. Toute la Famille se confessait à lui et il leur donnait la communion. Le métropolite déjeunait toujours à la villa et y dînait occasionnellement.

C'était un archiprêtre très strict. Ceux qui l'assistaient pendant qu'il célébrait la Divine liturgie étaient rendus nerveux par sa présence. Je me souviens qu'une fois, il admonesta sévèrement l'archevêque Théophane pour avoir mélangé les patronymes des membres de la Famille impériale en priant pour eux pendant l'office. Il lui dit : « J'ai eu honte pour vous quand vous avez prié pour Kira Vladimirovna. »

Voici une autre anecdote du même genre : l'archidiacre Joanniky avait, comme il convient pour le doyen d'une cathédrale, une voix de basse retentissante. Il en était fier et voulait se faire entendre en présence de la Famille impériale, mais la pièce dans laquelle était célébré le service divin était trop petite pour contenir des ondes sonores aussi puissantes. Le métropolite lui expliqua par conséquent : « Toi, Père archidiacre, n'actionne pas trop tes cordes vocales, sinon tu vas rendre tout le monde sourd » – « Ne vous inquiétez pas, Votre Béatitudo, je comprends. Je vais baisser la voix », répondit l'archidiacre. - « Tiens donc ! Comme tu comprends ! Tu feras mieux de faire attention », reprit le métropolite, méfiant. Tout se passa bien jusqu'au moment où on chanta « Longue vie » (Ad multos annos). A ce moment, l'âme du Père Joanniky ne put se contenir ; il se surpassa en chantant

d'une voix assourdissante. Nous étions tous stupéfaits. Le grand-duc Wladimir Kirillovitch était complètement abasourdi. Des chiens se mirent à aboyer dans la cour et les voisins surpris demandèrent au jardinier : « Qui hurle comme ça ? » Mais le Père archidiacre était tout content de lui, et tout particulièrement lorsque, après l'office, Sa Majesté lui dit en plaisantant : « Quelle voix formidable vous avez, Père archidiacre ! » Lorsque le métropolite se mit à faire des reproches au Père Joanniky, ce dernier répondit : « Excusez-moi, Votre Béatitude, pour cette désobéissance. Je n'ai pas pu résister. Mais Sa Majesté était content. Il m'a fait des compliments sur ma voix. Je vous prie de me pardonner, Votre Béatitude. » Le métropolite fit un geste de la main et dit : « Eh bien ! Dieu pardonnera, *mais ce n'était pas bien*. ».

Ce soir-là j'accompagnai l'évêque Théophane et le Père archidiacre à la gare. Ils partirent pour Paris emportant l'icône miraculeuse.

L'assistant joyeux et candide du métropolite, le hiéromoine Theodossy, intriguait Wladimir Kirillovitch, si bien que, lorsqu'au cours du déjeuner, on apprit qu'il n'avait jamais été sur une plage, le grand-duc proposa de l'accompagner à « la Grande plage ». Le métropolite donna sa permission accompagnée d'instructions très strictes pour le Père Theodossy qui ne devait pas exprimer son enthousiasme trop bruyamment ni oublier qu'il portait un bonnet de moine. Theodossy promit, mais une fois sur la plage, il tomba en extase et oublia les recommandations du métropolite. Il se laissa persuader d'enfiler un maillot de bain pour se tremper dans l'eau, ce qu'un moine ne devrait probablement pas faire. Ce n'était pas seulement sa tête et son visage qui étaient couverts de poils, mais tout son corps. Il offrait un spectacle plutôt effrayant. Les gens sur la plage le regardaient avec étonnement et les enfants avaient peur, mais le Père Theodossy n'y prenait garde, il courait le long de la plage, jouait avec le sable et nageait. Tout le rendait heureux, au grand ravissement de Wladimir Kirillovitch et de mon fils. Quand il rentra chez nous, il murmura à ma femme : « Mon Dieu ! Qu'est-ce que Sa Béatitude va me passer ! » et il alla se confesser. Le métropolite fut plus surpris que furieux : « Comment as-tu pu, créature aussi monstrueuse, te promener en maillot de bain ? Tu as sûrement fait peur à tout le monde. Bon, ce qui est fait est fait, mais pour t'enlever l'envie de recommencer à l'avenir, aujourd'hui, après les prières, tu te prosternerai jusqu'à terre » - « Eh bien ! L'orage est passé » remarqua plus tard le Père Theodossy, Il est probable que Sa Béatitude a été aussi indulgent parce que j'étais avec Son Altesse, autrement je ne m'en serais pas tiré comme cela. »

Après trois jours promptement écoulés, le métropolite prit congé en dépit de nos prières. La famille impériale et nous tous, nous étions sincèrement désolés de le voir partir. Le métropolite lui-même eût été heureux de rester quelques jours de plus à Saint-Briac. En prenant congé, il me dit : « Ainsi, vous allez devenir orthodoxe ? » - « Oui, j'en ai pris la ferme décision », répondis-je. - « C'est bien ! J'en suis heureux », conclut le métropolite.

J'accompagnai le métropolite et le Père Theodossy à Dinard. Par malheur, au cours de manœuvres, plusieurs wagons d'un train avaient déraillé et ils bloquaient le quai où le métropolite aurait dû monter dans le sien, qui était donc arrêté avant la gare. Les voyageurs devaient parcourir une distance assez longue, d'abord sur le quai puis le long des voies. Le pire, c'était que le marchepied était très haut au-dessus du rail. Cette complication inattendue rendit le pauvre métropolite si nerveux que ses difficultés à marcher en étaient augmentées. Je proposai de faire retarder le départ, mais le métropolite répondit que cela décalerait son emploi du temps : il était attendu partout avec impatience. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, le Père Theodossy et moi-même, nous avons pris le métropolite sous les bras et nous l'avons littéralement porté. Quand nous avons atteint enfin le wagon, le malheureux métropolite était en nage. Ensemble, nous avons réussi à le hisser au bout du wagon, après quoi le contrôleur, qui nous avait suivis de loin, donna au mécanicien le signal du départ. Je me faisais du souci pour le cœur du métropolite, mais il survécut à cette épreuve et arriva à Paris sain et sauf.

En rentrant de faire des courses, le 8 septembre 1929, ma femme et moi fûmes surpris de trouver un moine qui nous attendait dans notre salon. Il se présenta comme Frère Nikon du Mont Athos et déclara qu'il était venu demander à rencontrer Sa Majesté pour affaires personnelles. Il affirma que Kirill Vladimirovitch le connaissait bien. Il avait l'apparence d'un

moine, mais en parlant, il utilisait ici et là des mots français. De ce qu'il nous raconta, nous déduisîmes qu'il était familier des cercles de la haute société de Saint-Pétersbourg. Quand nous lui demandâmes quel nom il portait et quelle profession il avait exercée avant de prendre la tonsure, il répondit qu'il avait été colonel au 4^e régiment de Fusiliers de la Famille impériale et que son nom était Strandtmann. Le 4^e régiment de Fusiliers était considéré comme l'un des meilleurs régiments d'infanterie de la Garde impériale. Son frère était encore ambassadeur à Belgrade, parce que la Yougoslavie n'ayant jamais reconnu le régime soviétique, ce pays le considérait encore comme le représentant de la Russie. Il semblait qu'avant de devenir moine, Strandtmann avait la réputation d'un joyeux noceur qui aimait s'amuser. Il était bien connu à Saint-Pétersbourg et personne n'aurait pu penser qu'il deviendrait moine. La révolution l'avait laissé complètement déstabilisé. En émigration, rien de ce qu'il avait entrepris ne l'avait satisfait et il avait finalement décidé de se retirer dans un monastère. La transition n'était pas facile car il devait combattre sa propre nature. Il rencontra des échecs dans plusieurs monastères avant d'échouer au Mont Athos. Là, il était complètement isolé de la vie mondaine et il réussit à faire suffisamment de progrès pour devenir moine. Le Mont Athos était devenu très pauvre après la révolution russe. L'église et les cellules des moines étaient en mauvais état depuis longtemps. La mort de leur mulet ajouta à leurs malheurs. Le mulet était le seul moyen de transport pour la farine et les autres marchandises depuis l'entrepôt de la ville voisine de Karea. Les moines eux-mêmes étaient trop âgés et trop faibles pour gravir les sentiers escarpés avec ces lourds fardeaux.

Les vieux moines se réunirent pour discuter sur les moyens de remédier à cette situation désastreuse. Après de longues réflexions, ils eurent l'idée d'envoyer l'un d'entre eux faire le tour des églises russes pour collecter de l'argent pour l'achat d'un mulet et peut-être même la réparation des bâtiments conventuels. Mais qui envoyer ? Tous les moines étaient âgés et en mauvaise santé, le monde extérieur leur faisait peur. Pour le Père Nikon, c'était différent. Il était arrivé au monastère tout récemment, il n'avait que cinquante-cinq ans et il avait de nombreuses relations dans le monde extérieur, si bien qu'il se porta volontaire pour partir. Selon des rumeurs qui étaient parvenues jusqu'aux oreilles des moines, il y avait en Alaska un riche monastère qui aidait ceux de ses frères qui étaient les plus pauvres parmi les couvents du Mont Athos. Ainsi, « le riche monastère d'Alaska » devint le but ultime du Père Nikon. Les vieux moines remercièrent le Père Nikon d'avoir accepté ce défi au cours d'une cérémonie religieuse d'adieu. Le supérieur du couvent lui donna sa bénédiction et une lettre de recommandation certifiant son identité et précisant sa mission. C'était là tout ce que le monastère pouvait faire pour faciliter son voyage et l'accomplissement de sa mission. Le Père Nikon entreprit son expédition en comptant uniquement sur l'aide de Dieu et sur ses relations.

Le voyage n'était pas une mince affaire. La distance aller et retour du Mont Athos en Alaska était d'environ trente mille kilomètres et le Père Nikon n'avait pas un sou. Mais il avait une foi profonde en Dieu et ne douta jamais de Son aide. Dès le début de son expédition, il sentit que cette aide divine l'accompagnait.

Il atteignit Le Pirée avec l'aide d'automobilistes qui passaient par là ou de fermiers qui lui firent faire un bout de chemin dans leur charrette. Parfois, cependant, il lui fallait aller à pied, le sac sur le dos. Au Pirée, il fut hébergé par le prêtre de l'église russe et par d'autres Russes. Il surveilla les arrivées et les départs des bateaux dans le port, jusqu'au jour où il vit un bateau français qui convenait parfaitement à la réalisation de son projet. Ses papiers étaient en règle et il avait un visa d'entrée français. Il alla voir le capitaine du bateau, lui expliqua qu'il était important pour lui de se rendre en France, qu'on l'envoyait collecter des fonds pour un monastère très pauvre et qu'il n'avait pas d'argent. Peut-être la qualité de son français impressionna-t-elle le capitaine ou, plus simplement, il plut à ce dernier ; en tout cas, le capitaine le prit à son bord comme passager de pont, mais sans lui fournir la nourriture. Les Russes du Pirée le chargèrent de provisions en abondance, bien que cela ne fût même pas nécessaire, car, sans qu'il eût rien demandé, l'équipage qui était charmé par sa gentillesse et sa gaieté le nourrit pendant les huit jours que dura la traversée.

A Marseille, il trouva à nouveau une église russe. Après l'office, on fit une quête pour lui payer son billet pour Paris. A son arrivée à Paris, ses nombreux amis parmi les anciens

officiers de la Garde impériale furent heureux de lui apporter leur aide. On lui offrit l'hospitalité pour la nuit et on l'invita à déjeuner ou à dîner. On le vêtit même de neuf car son habit religieux du Mont Athos était trop minable pour Paris.

L'obstacle le plus difficile à franchir était la traversée pour New York. Il fallait pour cela l'aide de quelqu'un de haut placé dans l'une des compagnies de navigation, mais comment atteindre une telle personne ? C'était la raison pour laquelle le Père Nikon était venu à Saint-Briac. Un de ses amis lui avait suggéré d'obtenir une lettre de recommandation de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch pour un magnat de ses relations. Le Père Nikon connaissait Kirill Vladimirovitch d'autrefois, lorsque ce dernier avait été nommé dans son régiment. Ils s'étaient aussi rencontrés en plusieurs occasions. Des amis lui avaient donné l'argent pour le voyage jusqu'à Saint-Briac. Lorsque j'appris à Sa Majesté qu'un moine appelé le Père Nikon Strandtmann du Mont Athos était arrivé, il s'exclama, complètement abasourdi : « Je ne comprends rien. Qu'y a-t-il de commun entre un moine du Mont Athos et Strandtmann ? Je me souviens parfaitement de Strandtmann. C'était un brillant officier qui aimait la bonne vie, comment pourrait-il être moine ? Mais faites-le donc entrer, qu'il s'explique ! »

J'introduisis le Père Nikon. A la place du brillant officier, un moine se tenait humblement devant Sa Majesté. Au cours d'une longue conversation, le Père Nikon évoqua pour Sa Majesté les expériences qui l'avaient conduit à être moine. Sa Majesté lui donna bien volontiers une recommandation. Le Père Nikon passa plusieurs jours avec nous. Il se plaisait à Saint-Briac et n'était pas pressé de partir. Nous l'aimions tous beaucoup. Il était un peu bizarre, certainement très différent du moine habituel. De temps en temps, en parlant avec une dame, il oubliait qu'il portait un habit religieux et redevenait l'homme du monde. Il savait distraire les dames en les amusant et les faisant rire avec ses histoires drôles et ses plaisanteries. Il fut présenté à Sa Majesté Victoria Feodorovna qui se souvenait bien de lui. Plus tard, elle dit : « Strandtmann est un homme très sympathique, mais pourquoi joue-t-il au moine ? » C'était cependant un vrai moine, mais son esprit monastique ne se formait que très progressivement et sa nature ne pouvait pas l'acquiescer d'un seul coup.

Nous vîmes partir le Père Nikon comme s'il avait été un membre proche de notre famille et lui souhaitâmes un plein succès, mais il ne doutait pas de son succès, car qu'il croyait fermement que Dieu l'aiderait.

Je reçus bientôt une lettre de lui me chargeant de transmettre à Sa Majesté ses vifs remerciements pour la lettre de recommandation qui lui avait permis d'obtenir une traversée gratuite pour New York sur l'un des grands transatlantiques français. Bien qu'il dût voyager dans la classe inférieure, cela lui fit franchir l'océan et continuer son chemin vers l'Alaska.

Je n'eus aucune nouvelle de lui pendant plusieurs mois, puis une deuxième lettre arriva, portant celle-là un timbre d'Alaska. Une photo du Père Nikon avec le Père Alexandre, supérieur du monastère, était jointe. Selon la lettre, le monastère n'était pas riche du tout et ne pouvait aider personne. Cette découverte n'avait pourtant pas empêché le Père Nikon de récolter de l'argent. En traversant les Etats-Unis pour se rendre en Alaska, il s'était arrêté dans les villes où il savait que se trouvaient des églises russes, y compris New York, Chicago et San Francisco. Ces églises se montrèrent toutes prêtes à organiser des quêtes pour son monastère. Il récolta suffisamment d'argent pour payer son voyage, pour le mulet et même pour financer les réparations des bâtiments. Il envoya immédiatement l'argent à son Supérieur au Mont Athos. Plus tard, il nous fit savoir qu'il avait l'intention de revenir en France en passant par le Japon, Kharbin et Shanghai.

Plusieurs mois passèrent sans nouvelles du Père Nikon, puis un jour, il apparut soudainement à notre villa. Il terminait son tour du monde. Comme il le dit en plaisantant : « J'ai commencé sans le sou et je termine avec assez d'argent pour ne pas avoir à mendier pour payer mon voyage de retour. » Quand il me vit, ses premiers mots furent : « Vous voyez, je croyais fermement que Dieu m'aiderait à accomplir ce long voyage et Il m'a vraiment aidé. J'ai été comblé de bénédictions tout le temps. Partout j'ai trouvé des gens prêts à m'aider. Je leur parlais de mon monastère, de ses besoins, du Saint Mont Athos et ils m'aidaient. Serait-il possible de faire ce long voyage et de récolter tant d'argent sans l'aide de Dieu ? »

Quand j'appris à Sa Majesté l'arrivée du Père Nikon, il fut encore plus étonné : « D'où vient-il ? Est-ce qu'un autre mulet est mort et il fait la quête pour le remplacer ? » Je répondis : « Non, Votre Majesté, le Père Nikon en est à la dernière étape de son premier voyage et il rentre au Mont Athos. Il est passé Vous voir pour Vous raconter comment il a réussi à accomplir ce long périple sans un sou » - « Ah ! Mais c'est une bonne nouvelle. Bien sûr, Sa Majesté et moi-même serons très heureux d'entendre de sa bouche le récit de son expédition. » Leurs Majestés écoutèrent avec un vif intérêt et un grand plaisir le Père Nikon raconter ses aventures, ses soucis et ses succès au cours de son voyage qui avait duré un an. Le Père Nikon dit qu'il était las après tous ces mois d'errance et qu'il avait hâte de retourner au Mont Athos pour reprendre sa vie paisible de moine au milieu de ses chers vieux amis.

Le Père Nikon rentra sans encombre au Mont Athos. A la mort du Supérieur, le Père Nikon fut élu pour le remplacer.

Le 12 octobre 1929, le premier grand banquet Mladoross se tint à Paris. Les Mladoross voulaient faire connaître leur Union dans de larges cercles de l'émigration et se gagner des amis. Ils avaient invités de grands personnages, tels que le grand-duc André Vladimirovitch et tous les chefs distingués du Mouvement légitimiste ainsi que les sympathisants. Les participants étaient au nombre de deux cent cinquante environ. La génération des aînés avait encore une attitude condescendante envers les Mladoross, mais ils ne considéraient pas encore que ceux-ci portaient tort au Mouvement légitimiste. Beaucoup de représentants de la vieille génération étaient présents, ils firent des discours très louangeurs et adressèrent des vœux de succès à l'Association Mladoross. Le grand-duc André Vladimirovitch, notre Représentant A.A. Bachmakoff, le général Lokhvitsky et moi étions parmi ceux qui prirent la parole. Nous considérions que c'était un avantage pour notre Mouvement que les jeunes monarchistes se regroupent en association, développent leurs activités et voient leurs rangs s'étoffer.

La fin de 1929 fut marquée par une série de voyages des membres de la Famille impériale. L'Infante Béatrice arriva le 17 novembre. Le 26 novembre, elle partit pour Londres avec Sa Majesté sa sœur. Le but de leur voyage était de leur permettre de rencontrer leurs parents anglais, y compris le roi George V et la reine. Le 12 décembre, Sa Majesté Victoria Feodorovna fut invitée à prendre le thé au palais de Buckingham où elle eut une longue conversation avec le roi. Celui-ci s'intéressa vivement à la situation en Russie, au sort des membres de la Dynastie et aux déclarations de Kirill Vladimirovitch. Il comprenait tout à fait les raisons qui avaient poussé le grand-duc à prendre le titre impérial. Le roi raconta qu'il avait offert à la grande-duchesse Xenia Alexandrovna la possibilité de s'installer à Londres. Le père du roi George V et celui de Victoria Feodorovna étaient frères, ce qui faisait du roi et de Sa Majesté des cousins germains. Sa Majesté rentra à Saint-Briac le 17 décembre.

Au même moment, la grande-duchesse Kira Kirillovna se rendit en visite aux Etats-Unis pour la première fois de sa vie. Elle partit en compagnie de Madame Jarvis qui l'avait invitée dans sa propriété de l'un des états du Sud. Elles firent la traversée sur le paquebot *Berengaria*, débarquèrent à New York et passèrent par Washington. Kira Kirillovna passa trois mois aux Etats-Unis et rentra en mars sur l'*Aquitania*. L'Amérique lui fit une forte impression, en particulier New York avec ses gratte-ciel et son caractère unique en comparaison des autres villes. Elle fut également frappée par Washington et La Nouvelle Orléans. Elle fut surprise de découvrir qu'il existait encore une ségrégation entre les blancs et les noirs dans le Sud ; sa surprise ne fut peut-être pas causée tant par cette ségrégation que par le fait que les blancs considéraient les noirs comme si inférieurs à eux qu'il ne pouvait y avoir entre eux aucun rapprochement étroit ni même une simple proximité. Elle cita un exemple significatif : le hasard voulut qu'elle prenne l'autobus avec sa femme de chambre. Les seuls places libres dans l'autobus étaient à l'arrière, si bien qu'elles les occupèrent. Lorsque Madame Jarvis apprit que Kira Kirillovna s'était assise dans un des sièges à l'arrière de l'autobus, elle fut extrêmement bouleversée et fit des reproches sévères à la grande-duchesse, comme si celle-ci avait commis une faute grave.

P.N. Kroupensky faisait de fréquentes visites à Saint-Briac. C'était un riche propriétaire terrien de Bessarabie. Comme la Bessarabie avait été rattachée à la Roumanie, les

propriétaires terriens n'avaient pas subi de pertes financières à la suite de la Révolution. Kroupensky menait une vie de luxe dans un magnifique appartement à Paris. Sa faiblesse était un penchant pour la politique. Bien qu'il fût friand de réunions, d'intrigues, et porté à tenter de résoudre les conflits, à écouter les discussions et à se rendre à des rendez-vous secrets, il pouvait difficilement passer pour un véritable homme politique. Il avait été formé dans une école d'officiers de cavalerie et il n'était pas particulièrement intelligent. Il avait été élu député à la Douma (Assemblée législative de Russie) par la Province de Bessarabie, vraisemblablement pour la seule raison que le clan Kroupensky contrôlait toute la Province. Dans sa jeunesse, après être sorti de l'École de cavalerie pour jeunes nobles, qu'il n'avait probablement pas terminée dans les premiers, car il était totalement illettré, il avait servi comme officier dans le Régiment des Hussards de Grodno. Ses lettres étaient tellement remplies de fautes de grammaire qu'il était difficile de croire qu'il avait été membre de l'Assemblée législative de Russie. Lorsque Sa Majesté devait lire ses lettres, il s'indignait : « Comment est-ce possible que Kroupensky soit aussi illettré ? Qui lui a appris à lire et écrire le russe ? » Il lui arrivait de prendre un crayon rouge et de souligner les plus grosses fautes.

Dans nos cercles et parmi ceux du Conseil suprême monarchique (qui, soit dit en passant, était présidé par son frère), Paul Kroupensky jouait néanmoins un rôle important. Il appartenait à de nombreuses organisations et assistait à toutes les réunions et rassemblements politiques. On avait l'impression que rien ne pouvait se passer sans la participation de Kroupensky. Il aimait inviter des hommes politiques éminents à venir « bavarder en mangeant ». Quand Sa Majesté passait par Paris, il organisait des déjeuners chez lui « afin que tout le monde puisse voir Sa Majesté et que Sa Majesté puisse bavarder avec toute personne qu'il souhaitait rencontrer ». Ces réceptions étaient un lourd fardeau pour Maria Agatonovna, sa femme, qui était une dame charmante, mais incapable de prendre part aux conversations à cause de sa surdité.

Kroupensky était au centre des nouvelles et des potins politiques de l'émigration russe. Il nous tenait toujours au courant des nouvelles de l'entourage du « Chef » (le grand-duc Nicolas Nicolaevitch), des cercles de l'Union militaire générale russe, du Conseil Suprême monarchique et même du métropolite Euloge. Il proposa de créer et de diriger un « Bureau d'information » qui donnerait à la presse des renseignements à la fois sur les événements de Russie et sur ceux qui se produisaient au sein de l'émigration. Le Bureau fut mis sur pied mais il périclita très vite par suite du manque de persévérance de Kroupensky... Il adorait venir à Saint-Briac. Les raisons les plus futiles lui servaient de prétexte, il en inventait même. Ses visites étaient très distrayantes pendant la monotonie de la saison d'hiver ; par lui, nous apprenions les dernières nouvelles de Paris. Chaque fois qu'un membre de la Famille de Sa Majesté s'arrêtait à Paris, Kroupensky apparaissait toujours à l'hôtel, malgré toutes les précautions prises pour tenir cette arrivée secrète. Comment se débrouillait-il pour obtenir le renseignement ? C'était son secret, mais on disait qu'il avait conclu un marché avec le personnel de l'hôtel qui devait le prévenir chaque fois qu'un membre de la Famille impériale était attendu. Au début, Kroupensky était un grand ami des Mladoross, mais après l'attaque que ces derniers lancèrent dans leur journal contre « la génération des aînés », il devint leur pire ennemi. Cela eut un certain retentissement sur ses relations avec moi.

Le prince A.N. Volkonsky était un autre chef légitimiste actif, tout à fait différent de Kroupensky. C'était un homme sérieux et cultivé. En Russie, il avait été un riche propriétaire terrien et un expert en agronomie. Il avait occupé des fonctions électives et avait été une personnalité éminente au sein de la société de sa province. Ses seuls défauts étaient une attitude extrêmement conservatrice et une aversion pour toute « nouvelle tendance de la vie moderne », selon l'expression utilisée par les jeunes générations. Si Sa Majesté faisait ne fût-ce que de lointaines références à ces nouvelles tendances dans ses proclamations, Volkonsky manifestait toujours sa réprobation. Il se méfiait naturellement beaucoup des Mladoross et parfois de moi. Il y avait des périodes où nous nous rencontrions fréquemment et échangeions nos opinions, mais suivaient alors des périodes où il m'en voulait énormément et m'accusait d'être sous l'influence des Mladoross, ce qui, à ses yeux, était, bien sûr, un grand crime.

Volkonsky était très adroit dans la fabrication de chaussures de luxe pour dames. On s'arrachait tellement le produit de son travail qu'il gagnait très bien sa vie.

Ainsi, 1929, notre première année à Saint-Briac passa très vite. Nous fêtâmes Noël tous ensemble. Sa Majesté Victoria Feodorovna décora l'arbre de Noël qui fut allumé à 6 heures la veille de Noël. Nous étions tous réunis dans le salon de la villa, la Famille impériale, ma famille, les précepteurs Miss Johanson et Monsieur Pigenot et tous les serviteurs. Comme nous n'avions pas de chœur, nous passâmes des disques de cantiques de Noël. On servit du thé et des gâteaux de Noël et tout le monde reçut un cadeau. Lorsque la fête se termina vers 8 heures, ma famille et moi-même rentrâmes chez nous pour allumer notre propre sapin. La célébration de 1929 inaugura une tradition qui se répéta ensuite tous les ans...